



SONIA ALAIN

L'amour
AU TEMPS DE LA
guerre de
Cent Ans

★★
L'insoumission




LES ÉDITEURS RÉUNIS

L'amour
AU TEMPS DE LA *guerre de*
Cent Ans

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Alain, Sonia, 1968-

L'amour au temps de la guerre de Cent Ans

Sommaire: t. 2. L'insoumission.

ISBN 978-2-89585-447-0 (v. 2)

1. Guerre de Cent Ans, 1339-1453 - Romans, nouvelles, etc. 2. France -
Histoire- 1328-1589 (Valois) - Romans, nouvelles, etc.

I. Titre. II. Titre: L'insoumission.

PS8601.L18A62 2012 C843'.6 C2012-941199-X

PS9601.L18A62 2012

© 2013 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Image de la couverture : Aberration, 123RF

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédits d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Édition :

LES ÉDITEURS RÉUNIS

www.lesediteursreunis.com

Distribution au Canada :

PROLOGUE

www.prologue.ca

Distribution en Europe :

DNM

www.librairieduquebec.fr



Suivez Les Éditeurs réunis et les activités de Sonia Alain sur Facebook.

Pour communiquer avec l'auteur : soniaalain@videotron.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2013

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

SONIA ALAIN

L'amour
AU TEMPS DE LA *guerre de*
Cent Ans



L'insoumission



LES ÉDITEURS RÉUNIS

*À mon frère Éric, qui, malgré qu'il soit plus jeune que moi,
me dépasse d'une bonne tête et est très protecteur.
À mes cousin et cousines, Marco, Louise et Johanne. Vous êtes comme des
frère et sœurs pour moi, puisque vous avez bercé toute mon enfance.
À ma belle-sœur Marie, une force de la nature et un soutien en tout temps.
Finalement, à Marie-Josée, la meilleure amie qui soit.
Merci d'être présents dans ma vie!*

Prologue

En cette fin d'année 1348, on enregistrait une brusque augmentation des agressions de la part des peuplades du Proche-Orient à l'encontre des Francs, engendrant ainsi méfiance et haine. De leur côté, les Barbaresques étaient nombreux à sillonner la mer Méditerranée et le littoral du sud de l'Europe et du nord de l'Afrique. Ces hommes sans scrupules disposaient de galères rapides et de marins en grande quantité. Ils n'hésitaient pas à attaquer les navires anglais et français, à la recherche de bonnes prises. Lorsqu'ils étaient capturés, les fidèles incapables de payer une rançon substantielle pour être libérés étaient vendus au marché des esclaves. S'ils se révélaient récalcitrants, ils étaient fouettés, torturés, voire décapités. Reliés les uns aux autres par une chaîne, les prisonniers étaient entraînés jusqu'à une estrade où on les exposait impunément aux regards de tous comme une simple marchandise à écouler... Un commerçant vantait les mérites de chacun en faisant état de leurs attraits pendant que les acquéreurs criaient leur prix. Parfois, certains avaient la chance de se faire racheter par des rédempteurs, des prêtres chrétiens qui recueillaient des fonds dans le but de sauver leurs semblables ; mais c'était, hélas, chose rare.

À cette période, les Mérinides occupaient la région du Maroc et de l'Algérie. Ils étaient gouvernés par un sultan du nom de Abu al-Hasan ben Uthman. Ce souverain détenait le pouvoir absolu sur tous. Il était entouré d'une armée redoutable et d'hommes de confiance qui occupaient les

fonctions de vizir et de haut administrateur. Il était le chef incontesté et faisait régner la justice parmi les siens. Il possédait un harem imposant, peuplé de jeunes femmes de toute nationalité et de quelques concubines choisies pour son bon plaisir.

Les Mérinides, une dynastie marocaine d'origine berbère, s'étaient installés dans la partie orientale du Maroc dès le début des années 1200. Ils étaient les maîtres du Maghreb et leurs frontières s'étendaient de l'océan Atlantique à la mer Méditerranée, en passant par le Sahara et le domaine des Abdalwadides. Tlemcen constituait l'une des villes principales de cette monarchie et l'un des centres névralgiques du pouvoir.

Mais la région du Maghreb était vaste, et le sultan ne pouvait gouverner seul. Il avait donc besoin du soutien des cheikhs pour arriver à ses fins. Ces chefs de tribu, des seigneurs parmi les leurs, s'avéraient respectés et vénérés par tous. C'est grâce à eux que le souverain parvenait à garder un certain contrôle sur ses sujets.

Pendant ce temps, en Europe, alors que la peste poursuivait ses ravages jusqu'en Angleterre, une trêve momentanée avait été signée entre Édouard III et Philippe VI le 28 septembre. Mais d'autres bouleversements attendaient la France. En effet, en 1350, le pape Clément VI tenta de faire dissoudre la secte des flagellants en les déclarant hérétiques. C'est également l'année où mourut Philippe VI, le roi de France. Son fils, Jean II, lui succéda alors et fut sacré à Reims le 26 septembre 1350.

Dans les coulisses, le roi de Navarre concluait une alliance avec le Prince Noir, le fils d'Édouard III, afin d'affaiblir le nouveau monarque de France. Plus que jamais, Jean II nécessitait l'aide et l'appui de ses seigneurs

pour défendre son royaume. Si bien que les défections étaient considérées comme des crimes de haute trahison, avec la pendaison en guise de châtement.

1

Exil forcé

Rémi chevauchait à bride abattue en direction de la Normandie. Il savait de source sûre que l'héritier du trône de France s'y trouvait. Sa mission consistait à s'introduire au cœur même de l'entourage de Jean II afin d'y espionner les Français pour le compte d'Édouard III, roi d'Angleterre.

Pour parvenir à ses fins, il avait l'intention de se démarquer des autres galants de la cour et de s'imposer auprès du prince afin de devenir l'un de ses favoris. Rémi espérait en secret que Philippe VI, le roi de France actuel, trépasserait incessamment et que son fils prenne le pouvoir. De cette façon, il pourrait le manipuler à sa guise et mettre à exécution la première partie de son plan, celle qui concernait son demi-frère, Joffrey de Knox. À l'idée d'être sous peu en mesure de faire circuler de fausses rumeurs au sujet du seigneur de Knox, il eut un rictus cynique. Quel plaisir il aurait alors à le briser ! Ce serait un jeu d'enfant en ces temps incertains. Surtout que Joffrey lui avait facilité la tâche en quittant la France avec autant de précipitation. Rémi ferait en sorte de profiter au maximum de cet avantage. Nul doute qu'il aurait les coudées franches une fois qu'il obtiendrait ses entrées à la cour et une place aux côtés de Jean II.



L'astre solaire frôlait l'horizon de ses derniers rayons incandescents. Un sourire rêveur sur les lèvres, Anne

s'appuya au bastingage, à l'écart des matelots, et contempla le spectacle avec ravissement. Elle appréciait plus particulièrement cette période de la journée et ne se lassait pas d'admirer le soleil couchant. S'étant habitués à sa présence, les membres de l'équipage ne lui prêtaient plus attention et poursuivaient leurs manœuvres avec entrain. Seul Joffrey la suivait des yeux, du haut du gaillard d'arrière. Il parvenait à ne laisser rien paraître de l'inquiétude qui le tenaillait, car il n'avait pas eu l'occasion de s'entretenir en privé avec elle et ignorait son état réel. Depuis leur départ, il avait été fort occupé avec le capitaine Killer et son second. Quitter la France en ces moments de troubles n'avait pas été aisé et avait exigé plusieurs ajustements. Si bien que, la nuit dernière, il ne s'était autorisé qu'un bref repos sous le pont en compagnie de ses hommes. Maintenant que l'essentiel était réglé, il disposait d'un peu de temps qu'il comptait consacrer à son épouse et à leurs enfants.

Alors que Joffrey se préparait à rejoindre Anne, le vent tourna soudainement avec violence. Simultanément, les voiles se gonflèrent en claquant sinistrement et les cordages gémirent. En un instant, le calme apparent qui régnait sur les flots fut remplacé par une mer déchaînée. Des vagues énormes se formèrent et vinrent se fracasser contre la coque du navire avec un bruit sourd. Sous l'effet de la surprise, Anne recula et se retint de justesse au grand mât pour ne pas être emportée quand une lame de fond balaya le pont. Ne sachant que faire, elle s'accrocha avec énergie, la peur au ventre. Muni d'une aisance attribuable à de longues années passées sur l'océan, Joffrey l'atteignit à grandes enjambées et l'empoigna fermement par le coude.

Tout autour d'eux, les hommes regagnaient leur poste dans une agitation organisée, prêts à affronter la tempête qui s'annonçait, tandis que le capitaine Killer leur enjoignait

de rabattre les voiles qui menaçaient de se déchirer. Avec un empressement évident, Joffrey entraîna son épouse vers leurs quartiers. Un pli soucieux lui barrait le front et ses yeux prirent cette teinte métallique qui les caractérisait si bien lorsque des émotions violentes l'habitaient. Anne tenta de l'interroger, mais dès qu'il ouvrit la porte de la cabine il l'y repoussa.

— Dépêchez-vous d'attacher les enfants à leur couchette, ordonna-t-il aux femmes qui se trouvaient dans la pièce. Sous aucun prétexte vous ne quitterez cet endroit ! poursuivit-il sans équivoque, avant de les abandonner sans un seul autre mot d'explication.

D'un même élan, dame Viviane, Berthe, Crisentelle et Pétronille se tournèrent vers Anne. Avec une vivacité qu'elle n'avait pas démontrée depuis sa fausse couche, elle se dirigea vers les petits et les installa confortablement dans le lit escamotable. En leur faisant croire à un jeu, elle les couvrit avec soin et les arrima au montant. Sa mère vint la rejoindre et leur adressa un sourire incertain. Sensibles à la tension qui régnait dans la cabine, les bambins demeurèrent cois en les contemplant de leurs grands yeux ouverts. Le cœur près de chavirer, Anne ravala sa peur et s'efforça de demeurer calme.

Pendant ce temps, Crisentelle, Pétronille et Berthe fixaient et rangeaient la vaisselle, ainsi que tous leurs effets personnels, afin de minimiser les dégâts. À l'extérieur, l'orage faisait maintenant rage avec violence. Malgré leurs efforts, il devint évident qu'elles devraient à leur tour s'attacher à un meuble ancré au plancher. En priant pour leur sauvegarde, Anne s'activa le plus rapidement possible, mais elle avait toutes les peines du monde à garder son équilibre. Ballotée en tous sens, elle se cogna à plusieurs reprises avant de trouver refuge entre ses deux enfants. De

son côté, dame Viviane, la mère d'Anne, s'installa près de la petite Myriane et la pressa contre elle en silence.

Le bateau plongea de manière soudaine dans les flots et fut déporté brusquement sur le côté. Terrorisés, Charles-Édouard et Marguerite se blottirent contre leur mère en hurlant. Anne chercha à les apaiser et à endiguer du même coup le mal de mer qui menaçait de la terrasser. Elle blêmissait à vue d'œil. Attentive à tout ce qui se passait, Crisentelle lui jeta un regard inquisiteur. Remarquant l'inquiétude de la vieille femme, Anne lui adressa un bref signe de la tête afin de la rassurer et serra les dents. Sous aucun prétexte elle ne devait flancher, au risque d'empirer leur situation déjà précaire. Elle devait songer à ses enfants et leur éviter ce spectacle affligeant. Inspirant par secousses, elle déglutit avec peine. Consciente du malaise d'Anne et de ses efforts pitoyables pour le refréner, sa mère emprisonna sa main dans la sienne et la pressa. Anne lui fut reconnaissante de son encouragement silencieux et reporta son attention sur sa fille qui tremblait contre elle. Avec ferveur, elle l'embrassa sur le front et lui murmura des paroles réconfortantes à l'oreille.

Malgré qu'il fût occupé à maintenir le navire à flot avec le capitaine Killer, Joffrey ne put s'empêcher d'aller vérifier par lui-même que sa femme et les petits se portaient bien. Lorsque le seigneur pénétra avec brutalité dans la cabine, un courant glacial s'engouffra dans la pièce en même temps que lui. Tout de suite, Joffrey avisa la mine défaite d'Anne et jura. À l'évidence, elle ne se trouvait pas au meilleur de sa forme. Tout en rageant de ne pouvoir la soulager, il s'avança dans sa direction. À sa vue, Anne réprima un sursaut en remarquant les vêtements détrem-pés, les cheveux plaqués sur la tête de son époux et l'eau qui dégoulinait sur son visage et dans son cou. En songeant

que, tout comme ses hommes, il affrontait cette mer déchaînée, elle fut prise d'une peur irraisonnée. Elle savait qu'il encourait le risque d'être emporté à tout moment par une vague. Et si une telle horreur devait se produire, nul ne pourrait lui venir en aide. Cette idée la troublait à un point tel qu'elle le fixa d'un regard empli d'effroi. Joffrey dut percevoir l'angoisse de sa femme, car il se pencha alors vers elle en esquissant un geste souple. D'une main ferme, il lui emprisonna la nuque et frôla sa tempe de ses lèvres glacées.

— N'aie aucune crainte, ma mie, nous réussirons à traverser cette tempête, comme nous l'avons toujours fait par le passé, lâcha-t-il avec assurance.

Tout en frissonnant, Anne déglutit avec peine. En dépit des circonstances, elle chercha à se ressaisir. Elle ne voulait pas l'inquiéter. Quelque peu rasséréné, Joffrey se redressa et lui montra un air confiant. Après s'être assuré que tous les occupants de la cabine semblaient en sécurité, il ébouriffa avec chaleur la tignasse de Charles-Édouard et déposa un baiser rapide sur la tête de Marguerite et de Myriane avant de rejoindre ses hommes sur le pont. Anne fixa son regard sur la porte close, priant pour qu'il lui revienne sain et sauf.



La nuit était fort avancée lorsque la mer commença enfin à s'apaiser. Berthe et Pétronille sommeillaient et les enfants s'étaient assoupis entre les bras d'Anne. Bien que dame Viviane et Crisentelle fussent éveillées tout comme elle, les trois femmes restaient taciturnes. À l'affût du moindre bruit, Anne tenta de percevoir des signes en provenance de l'extérieur. Incapable de demeurer plus longtemps dans l'incertitude, elle se releva après s'être défait des enfants et

se retint au rebord du lit pour ne pas perdre l'équilibre. Le fait de se mettre en mouvement soulagea son corps ankylosé. Les nerfs à fleur de peau, elle arpentaient la cabine, attendant des nouvelles.

Au bout d'une attente interminable, des pas lourds résonnèrent derrière la porte. Paralysée par l'appréhension, Anne se figea dans un silence lugubre. Lorsque le battant s'ouvrit, livrant passage à Joffrey, elle poussa un cri d'allégresse et se jeta sur lui. Joffrey la reçut contre son torse avec une joie évidente. D'instinct, ses bras se refermèrent sur elle et il enfouit son visage avec plaisir dans les boucles folles. Puis il l'embrassa sans retenue, ce qui arracha un gloussement à sa belle-mère. Quand il la libéra, Anne était à bout de souffle et un réel bonheur faisait briller son regard. Avec douceur, Joffrey frôla son visage radieux.

— La tempête est derrière nous. Je sais que tu as été effrayée et secouée, mais il n'y a plus rien à craindre désormais. Nous ne nous trouvons plus très loin de la mer méditerranéenne, et sous peu nous aurons quitté ces eaux incertaines. Maintenant que te voilà rassurée, tu devrais aller te reposer.

— Non, murmura Anne. Pas sans vous...

Relevant un sourcil interrogateur, il la détailla longuement, un sourire taquin sur les lèvres.

— J'ai l'intention de dormir dans un hamac sur le pont, ma belle. Est-ce toujours ton souhait de m'accompagner ?

Pour Anne, peu importait l'inconfort de la couche qu'ils partageraient, pourvu qu'elle puisse se nicher entre ses bras. Elle avait besoin de sa chaleur et de sa force. Comprenant tout de l'étendue des émotions qui l'agitaient, Joffrey

redevint sérieux et l'entraîna à sa suite. Après avoir livré une bataille aussi périlleuse contre les éléments de la nature, il désirait également sentir sa présence tout près de lui.



Accoudée au garde-corps, Anne parcourait l'horizon d'un regard incertain. La veille, la mer les avait pris par surprise. Au souvenir des tourments ressentis, elle frissonna et serra les doigts sur le parapet. Il s'en était fallu de peu que le navire les engloutisse, corps et biens. Ils ne devaient leur sauvegarde qu'au courage des hommes et au savoir-faire du capitaine Killer et de Joffrey. Elle espérait ne jamais revivre une telle expérience. La nuit avait été longue et les enfants, épuisés après cette rude épreuve, dormaient encore sous la surveillance de la vieille Berthe et de sa mère. Crisentelle et Sédrique soignaient tous deux les blessures des membres de l'équipage. Par chance, ils ne déploraient qu'une seule victime, un pauvre matelot ayant été entraîné par les flots déchaînés. À la pensée du malheureux passé par-dessus bord, sa gorge se serra. La mer pouvait se révéler si traîtresse par moments.

Joffrey vint la rejoindre. Perdue dans ses rêveries moroses, Anne ne l'entendit pas s'approcher et sursauta à son arrivée. Joffrey la prit par les épaules et lui fit faire demi-tour. En silence, il l'enveloppa de sa cape et noua les pans autour de son cou, puis il lui releva le menton et plongea ses yeux au plus profond de son être.

— Rien ne sert de broyer du noir. Nous avons survécu, c'est tout ce qui importe. La vie nous réserve parfois de rudes épreuves, mais il ne faut pas oublier qu'elle est aussi emplie d'agréables surprises. Tu en es la preuve vivante.

Un faible sourire se dessina sur les lèvres d'Anne en comprenant le sens réel de ses propos.

— Ainsi, ma présence à vos côtés ne constitue plus une calamité, mon seigneur ? demanda-t-elle avec une pointe d'humour.

— Tout dépend des circonstances, lâcha-t-il avec malice.

Faisant semblant d'être offusquée par cette réplique, elle croisa les bras sur sa poitrine et riva son regard au sien sans pudeur. Amusé, Joffrey l'attira à lui et l'embrassa avec fougue.

— Et si nous allions dans ma cabine ? Nous pourrions en discuter en toute intimité. Les enfants ne s'y trouvent plus.

En avisant la lueur concupiscente au fond du regard de Joffrey, Anne éclata d'un rire cristallin. Elle avait l'impression de revivre et cela la galvanisait.

— Pourquoi pas, mon seigneur !

Enthousiaste, Joffrey la souleva sans effort et se dirigea vers ses quartiers. Sur leur passage, quelques marins sifflèrent, faisant rougir Anne.



Un fumet appétissant la réveilla. En s'étirant, Anne releva ses paupières lourdes de sommeil et elle aperçut Joffrey allongé à ses côtés. Celui-ci la fixait d'un regard empli de tendresse. De sa main, elle frôla la mâchoire volontaire, heureuse qu'ils soient sortis tous deux indemnes des épreuves qu'ils avaient traversées au cours de la dernière année. Sans

doute Joffrey avait-il suivi le cours des pensées d'Anne, car son expression se voila légèrement.

Il appréciait plus que tout ce bref instant de plénitude. Cependant, ils approchaient du détroit de Gibraltar et, par le fait même, des terres du sultan. Il souhaitait la mettre en garde contre les dangers que recelait cette contrée. Elle devait en connaître un peu plus sur le mode de vie des Mérinides.

— Anne, tu dois savoir certaines choses avant notre arrivée, déclara-t-il à brûle-pourpoint.

Le ton employé l'alerta aussitôt. Elle se raidit en le scrutant. À l'évidence, ce qu'il s'apprêtait à lui dire ne lui plairait pas. Joffrey se passa une main sur le visage puis soupira avec résignation.

— Anne, naviguer en ces eaux n'est pas sans risque... Mais nous nous apprêtons à traverser des eaux encore plus dangereuses. Surtout pour une femme telle que toi.

— En quoi suis-je une exception ? demanda-t-elle avec étonnement en se redressant.

Joffrey lui lança un regard appuyé. « Faut-il qu'elle soit aveugle pour ne pas voir ce qui est si évident à mes yeux ! » En s'avançant vers elle, il caressa avec amour sa joue du revers de la main.

— Anne, ta chevelure flamboyante, la finesse de tes traits, ta silhouette généreuse, la blancheur de ta peau et ton raffinement, voilà autant d'éléments qui attirent l'attention d'un homme. Si nous devons tomber entre les mains de Barbaresques, tu ferais une prise de choix.

— Je ne comprends pas..., s'alarma-t-elle.

— Depuis fort longtemps déjà, les Barbaresques sillonnent le bassin méditerranéen et profitent de l'étroitesse du détroit de Gibraltar pour piéger les marins. Le capitaine Killer a toujours su leur échapper, mais rien ne nous garantit qu'il en sera constamment ainsi. Loin de moi l'idée de vouloir braver le destin, mais le problème est que le détroit demeure le seul passage maritime qui nous permette d'aller de l'océan à la mer. De plus, ce n'est malheureusement pas l'unique endroit périlleux dans cette région. En fait, le port de Melilla près de Tlemcen grouille également de Barbaresques. Mon statut particulier dans cette contrée me protège en temps normal, mais je ne peux m'y fier entièrement. Il faudra nous montrer très vigilants.

Sous le coup de l'émotion, Anne demeura abasourdie. Pourquoi les avoir entraînés en ces lieux ? Face à sa confusion, Joffrey s'assombrit.

— Je sais que cela peut te paraître hasardeux *a priori*, mais nous pouvons gérer la situation. Une fois franchie cette étape, vous vous trouverez tous en sécurité à l'intérieur de mon palais, et hors de portée de mon demi-frère et du roi d'Angleterre. De plus, vous ne serez plus exposés au fléau qui ravage la France. Voilà tout ce qui importe pour le moment.

— Si par malheur nous étions interceptés et capturés, qu'arriverait-il ? ne put-elle s'empêcher de demander d'une voix blanche.

— Tu devrais alors abjurer ta foi et te convertir à l'islam, répondit-il d'un ton sans équivoque.

— Jamais..., lâcha-t-elle avec virulence.

Nullement surpris par cette réaction, Joffrey s'avança vers elle en grommelant. « Satanée bonne femme ! » Elle

avait la religion rivée aux chevilles, sans compter qu'elle s'avérait aussi entêtée qu'une mule. « Nom de Dieu ! Ce n'est pas un caprice qu'elle peut se permettre. Il en va de sa vie ! » La peur au ventre, il l'agrippa par les épaules et la fixa avec dureté.

— Que cela vous plaise ou non, ma dame, c'est ce que je vous ordonne de faire si une telle chose devait se produire. Cela ferait une différence considérable, car au lieu de vous retrouver avec la lie dans un marché d'esclaves public, vous seriez vendue par un établissement renommé pour ses prises de choix. Désirez-vous réellement être obligée de vous prostituer dans les bas-fonds, ou préféreriez-vous être traitée avec plus de dignité dans un harem ?

La narguer ainsi ne servait habituellement à rien, sinon à la braquer davantage.

— Ni l'un ni l'autre, mon seigneur ! Plutôt mourir ! cracha-t-elle avec indignation.

— Bon sang, Anne ! De quelle manière pourrais-je te racheter si tu es morte ? De quelle aide seras-tu pour nos enfants dans ces conditions ? Si tu es fait captive, il te faudra apprendre à être moins fière et à courber l'échine, sous peine de subir la morsure du fouet, répliqua-t-il d'un ton tranchant.

Anne resta silencieuse tandis que la colère de Joffrey couvait. Les poings serrés, il la détailla longuement. Joffrey avait besoin de se changer les idées avant de commettre l'irréparable. Il trouva ainsi plus judicieux de l'abandonner à ses réflexions et de retourner sur le pont.

— Utilisez le temps qui vous est imparti pour réfléchir, ma dame. Pour ma part, je dois rejoindre mes hommes.

Puis il sortit de la cabine en lui adressant un bref signe de tête. Anne demeura interdite quelques secondes. L'esprit confus, elle se dirigea mécaniquement vers la table. Le cuisinier leur avait préparé un repas digne d'un chef. Il ne lui restait plus qu'à le déguster. À cette perspective, son estomac se contracta et elle grimaça. Il lui fallait pourtant se résoudre à manger afin de reprendre des forces, car elle était décharnée et ne pouvait raisonnablement continuer à se nourrir de miettes. À contrecœur, elle s'installa sur l'une des chaises rivées au plancher et poussa un soupir de découragement. De mauvaise grâce, elle entreprit de goûter à chacun des mets.



La journée s'était écoulée avec une lenteur démesurée. De nouveau seule sur le pont, Anne observait les matelots à l'œuvre. Maintenant que les enfants avaient été raccompagnés à leur cabine, elle disposait de tout son temps pour réfléchir à la discussion qu'elle avait eue avec Joffrey. Ne l'ayant pas revu depuis, elle commençait à croire qu'il l'évitait délibérément. Posant son regard sur l'attroupement d'hommes qui s'était formé sur le gaillard d'avant, elle chercha à définir la cause de tout ce chahut. D'une démarche un peu chancelante, elle se dirigea dans cette direction.

Elle aperçut Hassen au centre du regroupement, un garçon de neuf ans qu'elle avait remarqué la veille. Curieuse à son sujet, elle s'était informée auprès de l'équipage et avait appris qu'il s'agissait en fait du fils aîné d'un cheikh puissant de Tlemcen. Ses cheveux et ses iris noirs, ainsi que sa peau mate, trahissaient ses origines arabes. On décelait toutefois chez lui quelque chose qui dénotait aussi une ascendance occidentale. Un guerrier à la stature

imposante du nom de Jounaidi l'accompagnait dans tous ses déplacements. Pour le moment, celui-ci affichait une mine impassible, alors qu'Hassen trépignait sur place. En comprenant que le garçonnet se préparait à grimper au mât de misaine, elle se révolta. «C'est de la folie ! L'enfant se rompra le cou !» Au moment où Anne s'apprêtait à intervenir, une main ferme s'abattit sur son épaule. Faisant volte-face, elle croisa le regard tranquille de Joffrey.

— Tu ne dois pas t'interposer, Anne. Tu risquerais d'embarrasser le petit, et cela constituerait un affront impardonnable à ses yeux. Le temps est arrivé pour lui de faire ses preuves.

— Vous n'êtes pas sérieux ! Il n'est qu'un enfant, s'indigna-t-elle avec conviction.

— Tu fais erreur, Anne. D'où il vient, Hassen est considéré comme un homme. S'il désire gagner le respect de l'équipage, il doit grimper jusqu'à la hune de misaine sans aide. Un jour, il devra commander un navire tel que celui-ci. Il s'agit donc d'un passage obligé pour lui !

À peine ces paroles prononcées, Jounaidi et Hassen se tournèrent vers le seigneur de Knox et le saluèrent avec déférence. Joffrey s'avança vers le garçonnet et étreignit son épaule avec chaleur.

— Fais honneur aux tiens, Hassen ! dit-il d'un ton confiant.

L'enfant lui adressa un sourire éblouissant et se dirigea vers le mât. Il grimpa aux cordes de chanvre avec une agilité confondante, faisant battre le cœur d'Anne à coups redoublés. Des sifflements d'encouragement l'accompagnèrent. Soudain, la voile de misaine claqua tout près de lui, ce qui le fit sursauter et son pied droit dérapa. Anne

retint de justesse un cri de frayeur. À ses côtés, Joffrey ne perdait pas une seule seconde de la scène.

Quand le petit atteignit la hune, des hourras enjoués résonnèrent sur le pont. Radieux, Hassen secoua la main avec vigueur et entreprit de redescendre. Les hommes l'arrachèrent au cordage avec enthousiasme lorsqu'il fut à leur hauteur et le firent sauter dans les airs. Dès que le gamin fut déposé au sol, Joffrey le rejoignit et l'empoigna fermement. Une telle fierté se lisait sur le visage de son époux qu'Anne ressentit un pincement inconfortable. Que représentait exactement ce garçon pour Joffrey, et pourquoi se trouvait-il sous la surveillance de ce Jounaidi ? Intriguée, elle se promit d'interroger son époux à ce sujet plus tard.



Les étoiles brillèrent de mille feux et Anne ne se lassait pas de les contempler. Alors qu'elle parcourait les cieux du regard, Joffrey se glissa derrière elle et l'entoura de ses bras. En se lovant contre lui, elle apprécia le plaisir simple de son étreinte. Depuis leur face-à-face, elle avait réfléchi et en était venue à la conclusion qu'il avait raison. Aussi douloureux cela serait pour elle de suivre sa recommandation, elle abjurerait sa foi pour survivre. Elle savait toutefois que, dans son cœur, il en serait différemment. Elle garderait sa foi pour elle-même.

— Joffrey, je me plierai à votre volonté, déclara-t-elle d'une voix cassée.

Comprenant ce à quoi elle faisait référence, il la pressa contre lui avec ferveur. Soulagé, il la fit pivoter vers lui et captura ses lèvres avec une fougue contagieuse. Malgré le désir qui la gagnait, Anne parvint à se ressaisir et mit fin

à leur baiser. Elle devait éclaircir certains points avec lui d'abord. En s'écartant, elle chercha à reprendre contenance. Incertaine, elle releva la tête et riva son regard au sien.

— Joffrey, qui est Hassen? Que représente-t-il à vos yeux? osa-t-elle lui demander.

Nullement surpris par ces questions, il la scruta avec attention. Anne était vive d'esprit. Il s'était bien douté qu'elle n'aurait pas mis beaucoup de temps avant de soupçonner quelque chose au sujet du garçon. En revanche, il aurait préféré que cet entretien se déroule plus tard. Réfrénant un geste d'impatience, il s'assombrit.

— C'est mon fils..., répondit-il sans détour.

Anne se raidit et un éclair douloureux fit briller ses prunelles.

— Je suis désolé, ma mie, pour l'émoi que je vous cause.

Alors qu'elle cherchait à se dégager de son étreinte, il resserra son emprise. «Que puis-je faire pour l'apaiser?» se désola Joffrey.

— Anne, me repousser ne servira à rien. Nous devons discuter, car il y a certaines choses que tu ignores encore à mon sujet.

— Il semblerait que ce soit le cas, en effet, lâcha-t-elle, les lèvres pincées. Dites-moi, mon seigneur, combien de bâtards croiseront encore ma route, au juste? demanda-t-elle avec hargne.

— Anne, nul besoin de faire preuve d'autant de morgue. Tu connais très bien la vie dissolue que je menais avant de te rencontrer. Il est vrai que mon penchant pour

les femmes a dû faire en sorte que je laisse des enfants illégitimes derrière moi, mais je n'ai eu à en reconnaître aucun jusqu'à ce jour.

Il fallut un moment à Anne pour comprendre l'implication réelle des propos de son mari. S'il n'avait pas eu connaissance d'avoir engendré un bâtard par le passé, cela signifiait donc qu'Hassen était son fils légitime. Inconfortable tout à coup, elle se dégagea d'un mouvement brusque et se détourna. En agrippant le bastingage, elle inspira profondément. Plus que jamais, elle prenait conscience du roulis sous ses pieds. Prise d'un malaise soudain, elle réprima un haut-le-cœur. Inquiet, Joffrey l'obligea à lui faire face et emprisonna son menton dans sa main calleuse.

— Anne, je sais que la vie qui t'attend à Tlemcen te semblera difficile à accepter à certains égards. Néanmoins, ne doute jamais d'une chose : je t'aime ! Les enfants et toi êtes ce que je possède de plus précieux. Rien ni personne ne pourra changer cela. Hassen est peut-être mon fils, mais je ne le connais pas pour autant. Toute sa jeunesse, il l'a passée aux côtés de sa mère, dans mon palais. Ce n'est que depuis peu qu'il voyage à bord du *Dulcina*. Il n'héritera pas du titre et des terres des Knox, car la loi française ne le reconnaît pas comme mon fils légitime. En revanche, selon les dogmes arabes, il est mon premier-né. C'est donc à lui que reviendra mon palais à Tlemcen, ainsi que les richesses qui s'y trouvent.

— Vous avez épousé sa mère selon leurs coutumes ?

— Je n'ai pas eu à l'épouser, Anne, puisqu'elle m'appartient. Kahina fait partie de mon harem personnel.

À cette nouvelle, Anne se braqua et le repoussa avec vigueur. Animée par une rage et une douleur sans nom,

elle s'éloigna de lui précipitamment. Lorsqu'une distance respectable fut entre eux, elle se retourna et le toisa avec rancœur.

— Soyez maudit, Joffrey de Knox. Vous ne valez pas mieux que tous ces impies. De quel droit vous permettez-vous de nous entraîner dans ce milieu aux mœurs douteuses ? Il est hors de question que vous m'enfermiez là-bas, parmi toutes ces femmes. J'exige que vous me rameniez en France. Du moins, j'y connaissais mes ennemies et j'étais à même de me protéger.

— Comme ce fut le cas lors de ta fuite du couvent ? Je te rappelle, ma chère épouse, que cela a coûté la vie à l'enfant qui grandissait en ton sein, lança-t-il avec exaspération.

Sous le coup de l'émotion, elle pâlit. La culpabilité remonta en elle, comme une plaie à vif. Comprenant qu'il avait été trop loin, Joffrey se frotta les tempes avec énergie.

— Pardonne-moi, Anne ! Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je n'aurais pas dû t'accuser de la sorte. Tu n'étais en rien responsable de ces événements tragiques, déclara-t-il en s'approchant d'elle.

— Taisez-vous ! siffla-t-elle entre ses lèvres.

— Anne..., tenta-t-il vainement en déposant une main sur son bras.

Elle se dégagea d'une secousse brusque et le fusilla d'un regard courroucé. Tout son être vibrait sous la colère.

— Je vous interdis de me toucher, goujat.

Sur ces mots, elle retourna vers sa cabine en vitesse, ne voulant pas trahir son désarroi. Cependant, Joffrey savait qu'elle avait été blessée par ses propos et eut le temps

d'entrevoir une larme silencieuse sur sa joue avant qu'elle ne se détourne prestement. «Diantre ! Quel imbécile je fais !» Il devait absolument trouver un moyen de l'ama-douer avant leur arrivée au port, mais ignorait de quelle manière il s'y prendrait pour y parvenir.



Lorsque Anne se réveilla le lendemain, elle était d'humeur morose. Elle avait peu dormi, la tête emplie de questions sans réponses. «Connaissait-elle Joffrey, en définitive ?» Au regard de ce qu'elle avait appris la veille, elle commençait à éprouver de sérieux doutes et cela la perturbait. Ne souhaitant pas s'imposer aux autres alors qu'elle se trouvait dans cet état, elle embrassa furtivement les trois enfants, puis sortit sans un seul mot d'explication. Inconsciemment, ses pas l'amènèrent jusqu'au chevalier de Dumain.

Le vieil homme s'était fait très discret depuis leur départ. En réalité, il n'approuvait pas la décision de Joffrey et craignait qu'elle ait des répercussions désastreuses. Selon son point de vue, c'était immoral de vouloir astreindre une chrétienne à s'intégrer dans un harem. De plus, Anne était trop indépendante et fouguese pour accepter de vivre au milieu des concubines du maître des lieux, d'autant plus que Kahina y régnait, pareille à une reine. L'affrontement serait inévitable entre les deux femmes, et nul besoin d'être prophète pour deviner que la favorite ne ferait qu'une bouchée d'Anne. Mouley, le chef des gardes, et Abbes, le chef des eunuques, étaient au service de Kahina, qui profitait également de la présence d'Emna, une servante dévouée. Anne n'aurait aucune chance dans un tel nid de vipères, et sa vie risquait d'être mise en danger. De Dumain avait essayé d'en avertir Joffrey, mais celui-ci

refusait d'entendre raison et assurait que la loyauté des femmes du harem à son endroit transcenderait tous ces problèmes.

Toutefois, s'il y avait une chose que le chevalier avait apprise au cours de ses nombreux voyages en Orient, c'était que la fidélité des personnes allait d'abord aux membres de leur clan. Joffrey avait beau avoir été pourvu du titre de cheikh par le sultan en personne, rien ne changerait le fait qu'il était français avant tout.

Lorsque Anne le rejoignit, le vieux chevalier ressassait ces réflexions peu joyeuses. En l'apercevant, il comprit que quelque chose la tracassait. Elle arborait cette expression qui la caractérisait si bien dans les moments difficiles. Arrivée à sa hauteur, elle s'exhorta au calme avant de river son regard au sien.

— Étiez-vous au courant pour Hassen ? le questionna-t-elle sans ambages.

Dans un soupir, de Dumain fit un signe affirmatif de la tête. Ainsi, la petite avait découvert la vérité à ce sujet. Voilà pour quelle raison elle semblait si troublée.

— Pourquoi n'avoir rien dit, dans ce cas ? Vous, plus que quiconque, auriez dû me mettre en garde avant que nous nous embarquions dans cette galère.

— Vous êtes injuste à mon encontre, ma dame. Vous savez pertinemment qu'il ne m'appartenait pas de vous en informer.

Se ressaisissant, Anne se détourna et effectua quelques va-et-vient d'un pas saccadé. De Dumain avait raison. Il n'était en rien responsable de cette situation. Tout comme elle, il s'était plié aux exigences de Joffrey.

— Pardonnez-moi, de Dumain ! C'est indigne de ma part de vous assaillir de la sorte. Seigneur ! C'est insensé...

— Mais non, ma dame ! J'aurais pourtant souhaité vous être d'un quelconque secours !

Pour toute réponse, elle lui retourna un pauvre sourire. Il était hors de question qu'elle débarque sur cette terre d'impies sans savoir ce qui l'attendait. À l'évidence, de Dumain connaissait certaines choses et constituait donc une mine d'informations vitales. L'interroger serait plus facile que d'affronter directement Joffrey.

En avisant son expression, de Dumain comprit qu'il ne s'en sortirait pas si aisément. Sa dame semblait résolue. Prenant les devants, il entama la discussion d'un ton las.

— J'imagine que vous comptez me questionner jusqu'à ce que vous ayez obtenu satisfaction, n'est-ce pas ?

— De Dumain..., commença-t-elle d'une voix tendue.

— Je sais, ma dame ! Loin de moi l'idée de vous juger. Que voulez-vous savoir exactement ?

S'accordant un temps de réflexion, Anne fronça les sourcils. « Par quoi débiter ? » Tant de points restaient à éclaircir...

— En premier lieu, parlez-moi de ce peuple. Qui sont-ils ?

— Les Mérinides ont pour dirigeant le sultan Abu al-Hasan ben Uthman. En fait, il gouverne un vaste territoire. La ville de Tlemcen, qui est au cœur des intrigues politiques, s'y trouve. On dit du sultan qu'il est un être sans pitié, au pouvoir absolu, mais qui agit en grand souverain. Il a deux fils, mais de fréquentes divergences les opposent. La première femme de son harem, celle lui ayant donné

son fils aîné, jouit de la préférence du sultan et règne sur tous ceux qui l'entourent.

À peine ces paroles prononcées, Anne cilla. En allait-il de même pour Joffrey ? Dans ce cas, quelle position occuperait-elle une fois au palais ? Déterminée plus que jamais à connaître le sort qu'on lui réservait, elle poursuivait en faisant attention à bien formuler ses questions afin d'obtenir les réponses souhaitées.

— Devrai-je partager les quartiers de ces femmes ? demanda-t-elle d'une voix chevrotante.

Comprenant ce à quoi elle faisait référence, de Dumain réfréna un mouvement d'humeur.

— Hélas, je n'en suis pas certain, ma dame ! Sachez cependant que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour influencer le seigneur de Knox afin qu'il vous octroie vos propres appartements. Je m'assurerai en personne que vous soyez entourée de vos gens. Il ne serait pas sain que vous et les petits vous retrouviez mêlés à ces diablesses au sein du harem.

Retenant de justesse un cri de désespoir, Anne dirigea son regard vers le pont arrière. Elle ne permettrait pas à quiconque de s'en prendre aux enfants. De son côté, de Dumain ruminait. S'il lui fallait rosser Joffrey de Knox pour se faire écouter de lui, il n'hésiterait pas un instant. Il n'avait que faire des humeurs du seigneur. Joffrey devrait entendre raison une bonne fois pour toutes. Reportant son attention sur Anne, il se rembrunit.

— Ma dame, vous devez comprendre que les mœurs de ces païens n'ont rien de commun avec les nôtres. Les femmes de ce peuple sont entièrement soumises à leur seigneur. Elles vivent en communauté, dans l'attente du

maître des lieux, et ne visent qu'un seul but dans la vie : avoir le privilège de le combler. Elles sont prêtes à tout pour y parvenir. Vous devrez constamment vous tenir sur vos gardes en leur compagnie et ne jamais accepter quoi que ce soit qui provienne de l'une d'entre elles. Elles manient les intrigues et les poisons avec un art redoutable...

À l'énoncé de cette mise en garde, Anne pâlit. C'était plus préoccupant qu'elle ne l'aurait cru de prime abord. « Comment ? Ces femmes se battront pour obtenir les faveurs de Joffrey ? » s'indigna-t-elle. Si par malheur Joffrey osait se permettre des libertés avec ces impies, elle le contraindrait à abandonner cette pratique païenne et déshonorante pour elle. « Et dire que ces femmes sont prêtes à tout pour écarter une rivale de leur chemin. Comment accueilleront-elles ma venue, moi qui suis la seule et légitime épouse de Joffrey, devant Dieu et les hommes ? » Il y avait fort à parier que cette Kahina se révélerait une adversaire de taille. Sous aucune considération Anne ne devrait laisser transparaître la moindre faiblesse en sa compagnie. Étant la mère du fils du maître, Kahina jouissait d'un statut particulier dans le harem et elle ne désirait probablement pas concéder cette place à une autre. Sans doute se croyait-elle tout permis étant donné sa position de favorite en titre. « Eh bien ! Je n'ai pas l'intention de me laisser damer le pion ! » songea Anne avec détermination. Elle saurait défendre ceux qui lui étaient chers, et il était hors de question qu'elle partage son époux avec quiconque, même avec sa première concubine.

Si Joffrey n'avait pas prévu d'appartement privé pour elle, les enfants et sa suite, elle exigerait qu'il en soit autrement. Joffrey n'était pas cruel, il comprendrait son besoin

d'intimité. Revenant au moment présent, elle fixa le vieux chevalier d'un regard résolu.

— Qu'y a-t-il d'autre, de Dumain ? Je dois me parer à toute éventualité.

— Vous devez savoir, ma dame, qu'il ne sera pas aisé pour Sédrique et moi d'évoluer dans votre entourage. Aucun homme, à moins qu'il ne soit un eunuque, ne peut approcher les femmes du harem.

Pour avoir déjà entendu le terme «eunuque» lors de festivités à la cour du roi de France, Anne devinait de quoi il en retournait exactement. La conversation qu'elle avait surprise à une certaine époque l'avait scandalisée. Comment pouvait-on mutiler de pauvres garçonnets de la sorte ? Quelle horreur d'imaginer ces marchands d'esclaves sans scrupules qui n'hésitaient pas à commettre ces abominations contre nature, à départir ces malheureux d'une partie intime de leur anatomie. Peu d'enfants survivaient à cette pratique barbare. «Ciel !» À la seule évocation de cette ignominie, elle se sentit mal. Répugnée, elle eut un rictus amer.

De Dumain, qui devinait dans quelle direction l'esprit d'Anne vagabondait, étouffa un juron avant de poursuivre.

— Ma dame, comprenez que, pour ces païens, cette coutume semble tout à fait normale. Ne vous avisez pas de la critiquer en public. Mieux, abstenez-vous de tout commentaire durant votre séjour. Les murs ont parfois des oreilles. Il existe une multitude de dédales secrets entre les cloisons du palais, et même Joffrey ignore l'existence de certains d'entre eux.

Songeuse, Anne médita ces paroles en silence. Elle ressentait l'urgence et l'inquiétude dans la voix du vieux chevalier

et cela ne la rassurait guère. Plus que jamais, elle avait l'impression de perdre pied. Conscient du trouble de son interlocutrice, de Dumain se permit un geste audacieux et il étreignit l'avant-bras d'Anne avec affection.

— Quoique Joffrey en pense, Kahina est une femme redoutable. Tous ceux qui sont au service de Joffrey seront plus enclins à la satisfaire, elle, plutôt que lui. Méfiez-vous tout particulièrement d'Abbes, le chef des eunuques. C'est un tyran vicieux à qui tous obéissent aveuglément et qui n'hésitera pas à éliminer l'un des siens pour servir ses intérêts et ceux de la favorite. Quant à Mouley, le chef des gardes, il est sans pitié. Il escortait Kahina à son arrivée au sérail et ne reculera devant rien pour la protéger. Sa fidélité lui est acquise, ainsi qu'à Hassen. Je le soupçonne de surcroît de détester Joffrey en secret.

Inquiète et agitée, Anne se mordait la lèvre inférieure en entendant ces mises en garde. Elle n'était qu'une femme. Quel pouvoir avait-elle ? À l'évidence, Joffrey refusait d'entendre raison et se croyait maître des lieux. Ce qui ne semblait pas évident après l'exposé du vieux chevalier. Mais Joffrey était si sûr de lui et si arrogant parfois...

— Ma dame, vous pourrez avoir confiance en deux personnes : Farouk et Hadi. Farouk est le serviteur de Joffrey. Selon la loi du désert, lorsque vous sauvez quelqu'un d'une mort certaine, sa vie vous appartient. C'est le cas de Farouk. Il fait donc preuve d'un dévouement profond envers votre époux. Quant à Hadi, c'est un ami loyal de Joffrey. Étant de sang mêlé, sa présence dans cette région ne fait pas l'unanimité. Mais puisqu'il occupe un poste important à Tlemcen, il vaut mieux ne pas le compter parmi ses ennemis.